

# Le déluge

Pourquoi, d'une vague implacable,  
Vieil Océan, viens-tu toujours  
Battre de ta prison de sable  
Les indestructibles contours ?  
Ta perds ton temps, tu perds ta peine ;  
Ne vois-tu pas que cette arène  
A ta colère sert de frein ?  
Que ta viens t'épuiser contre elle  
Comme un enfant dont la main frêle  
Heurterait des barreaux d'airain ?

Est-ce pour frapper d'épouvante  
Les peuples rangés à tes bords  
Que sur ta falaise mouvante  
Tu rejoallis avec efforts ?  
Mais nul n'a peur de ta menace ;  
Chacun de nous choisit la place  
La plus voisine de tes flots.  
Insoucieuses et tranquilles,  
Tu vois jusqu'au sein de tes lies  
Les nations vivre en repos.

Cesse donc, ô mer en démence,  
De bondir ainsi contre nous.  
N'as-tu pas tout le gouffre immense  
Pour y déchaîner ton courroux ?

Épargne enfin ces vieilles rives  
Que de tes lames convulsives  
Le choc trop longtemps ébranla :  
Ta colère est stérile et folle ;  
Car tu sais bien qu'une parole  
A dit : « Tu t'arrêteras là ! »

Tu le sais bien ! Mais non, peut-être  
As-tu perdu le souvenir  
De l'heure lointaine où ton maître  
Fit ces bords pour te contenir ;  
Et peut-être as-tu, pour ta gloire,  
Gardé seulement la mémoire  
D'un jour plus fameux et plus grand,  
De ce jour où ton flot sublime  
Se dressa du fond de l'abîme  
Et partit comme un conquérant !

L'impie orgueil, le vice immonde  
Gagnaient partout le genre humain ;  
L'iniquité, reine du monde,  
L'avait pris déjà dans sa main.  
Dieu se leva : « Faisons justice !  
Il est temps que j'anéantisse  
Les œuvres d'un globe pervers,  
Et que le châtiment efface  
Jusqu'aux vestiges de la race  
Qui profane cet univers ! »

Il dit, et les cieux s'obscurcirent ;

La nue ouvrit ses noirs trésors,  
Et tes ondes, ô mer ! Frémirent  
Et s'élancèrent de leurs bords ;  
Et les nations refoulées,  
Devant les eaux amoncelées,  
Partout reculèrent d'horreur ;  
Mais, hélas ! Que servit la fuite ?  
Les eaux étaient à leur poursuite,  
Courant plus vite que la peur.

Le monstre avait rompu sa chaîne ;  
De sa cage emportant les gonds,  
Terrible, il franchissait la plaine  
Retentissante sous ses bonds.  
Loin de ta plage escaladée,  
Tu broyais, ô mer débordée,  
Arbres, maisons, champs nourriciers  
Tes vagues roulaient sur la terre  
Comme des chariots de guerre  
Traînés par de fumants coursiers.

Alors, à travers les campagnes,  
On vit, comme de grands troupeaux,  
S'enfuir vers les hautes montagnes  
Les peuples chassés par les eaux.  
On vit la race humaine entière  
Assiéger, sombre fourmilière,  
Les plateaux des monts trop étroits ;  
Pressés, entassés par cent mille,  
Le fort étouffant le débile,

Les sujets marchant sur les rois.

Prêtresses des plaisirs infâmes,  
Pontifes des dieux imposteurs,  
Soldats superbes, faibles femmes,  
Tout se rua vers les hauteurs,  
Des grands bois tout gravit les tiges ;  
Chacun — tels étaient leurs vertiges ! —  
Emportant son plus cher trésor,  
L'amant sa complice adorée,  
Le pauvre marchand sa denrée.  
L'avare son sac gorgé d'or.

Ô désespoir ! Le flot approche,  
Le voici fumant et grondant.  
Gravissez encore cette roche !  
Étreignez ce rameau pendant ! —  
Vers des retraites inconnues,  
On vit jusques au sein des nues  
S'élancer les pâles humains,  
Et, surprises dans ces retraites,  
Les mères dresser sur leurs têtes  
Leurs enfants noyés dans leurs mains.

En vain les vierges éperdues  
Tombent et roulent à genoux,  
Et de leurs pâles mains tordues  
Conjurèrent le flot en courroux :  
Sourde à toute voix qui l'implore,  
L'onde impitoyable dévore

Tout ce qui s'oppose à son cours.  
Sans reprendre une fois haleine,  
Elle a conquis plaine sur plaine,  
Et sa fureur monte toujours.

Elle monte, et, du ciel qui penche  
Toutes ses urnes à la fois,  
L'averse en cascades s'épanche  
Et des cités crève les toits.  
A l'eau des mers qui s'amonceille  
S'unit partout l'eau qui ruisselle  
Du réservoir des cieux béants ;  
Partout descendent les nuages,  
Et partout monte sur les plages  
L'éruption des Océans.

Elle monte, elle écume, elle entre :  
Où fuir encore ? Où se cacher ?  
Elle atteint le lion dans l'antre,  
Et chasse l'aigle du rocher.  
Adieu les palais et leurs hôtes !  
Adieu les villes les plus hautes !  
Adieu donjons ! Temples, à bas !  
Aux lieux où régnait la luxure,  
Les morses cherchent leur pâture,  
Et le phoque y vient mettre bas.

Sous les trombes, sous les tonnerres,  
Et sous les vents et sous les eaux,  
Craquent les palmiers centenaires,

S'émettent les monts en morceaux.

L'aspect du globe se transforme :

Ce n'est plus qu'un fantôme énorme

Qui n'a ni couleur ni contour.

L'espace, envahi par les vagues,

Se perd en des horizons vagues

Éclairés d'un sinistre jour.

Et pêle-mêle, à leur surface,

Flottent cadavres et mourants,

Et débris que le flot amasse,

Qu'il roule au hasard des courants,

Et par troupeaux, le cerf qui brame,

Le tigre, l'ours, l'hippopotame

Et le mammouth démesuré ; —

Et, fatigué d'un vol suprême,

Du haut des cieux l'aigle lui-même

Au gouffre amer tombe effaré !

Plus de rivage, plus de digue !

Rien que la mer, la mer partout,

Qui se répand, qui se prodigue

D'un bout du globe à l'autre bout.

Dans son élan que rien n'arrête,

Elle gravit, de crête en crête,

Les monts les plus audacieux ;

Toujours, encore, sans relâche,

Jusqu'à ce que son onde cache

Le pic le plus voisin des cieux !

Triomphez donc, vagues sublimes !

Chante ta victoire, Océan !

Tu foules tes plus fières cimes :

Atlas, Himalaya, Liban !

Dans ton sein les cèdres superbes

Sont affaissés comme des herbes

Et tremblent comme des roseaux.

Ta vague est partout répandue ;

Tu promènes sur l'étendue

La masse immense de tes eaux.

Triomphe ! À ce moment, le globe

C'est toi seul, c'est ton flot uni.

Triomphe ! Des plis de ta robe

Tu vas balayant l'infini !

Auteur du plus grand des désastres,

Tu jettes jusqu'au front des astres

Ton écume au rire insultant !

Rien, plus rien sur ton eau sans borne,

Si ce n'est un navire morne

Qui semble un sépulcre flottant.

Mais, en proclamant ta victoire,

Hâte-toi surtout d'en jouir,

Car l'heure unique de ta gloire

Sera prompte à s'évanouir.

Bientôt, abaissé de ce faîte,

Tu devras rendre ta conquête

Et redescendre de si haut.

Pour que ton onde se retire,

Que faut-il ? Il faut un zéphire  
Et la volonté du Très-Haut.

Le zéphyr souffla : les nuées  
S'ouvrirent au septentrion ;  
Dieu sur les eaux diminuées  
Fit descendre un premier rayon,  
Le sol reparaît ; la grande Arche  
Arrête son saint Patriarche  
Sur un sommet d'où l'onde a fui ;  
Il soit, il offre un sacrifice  
Au Dieu terrible, au Dieu propice  
Qui sauva tout un monde en lui.

Éloignez-vous, derniers orages !  
L'Éternel, entrouvrant les cieux,  
Déploie au milieu des nuages  
Les couleurs d'un arc radieux.  
La terre dans cet arc immense  
Admire un signe de clémence,  
Tandis que l'Océan dompté  
Ne voit dans le céleste emblème  
Qu'un joug imposé par Dieu même  
A son fol orgueil révolté.

Viens donc, viens donc de tes rivages  
Assiéger les âpres contours ;  
Ronge tes bords, mine tes plages,  
Et recommence tous les jours.  
Mais souviens-toi, mer insensée,

Que la main qui t'a repoussée  
A désormais fixé tes lois,  
Et que ton flot en vain se lève  
Contre les sables d'une grève  
Qu'il ne franchira pas deux fois !

Joseph Autran (1813–1877)